

Le muet

par Paulin Robert



Ils étaient assis nonchalamment au bord du Thouet, le silence les séparait cependant, chacun perdu dans ses pensées. La ville de Thouars les dominait depuis son promontoire. Seul le bruissement des arbres, le murmure de l'eau et les jeux d'ombre du soleil apportaient de la vie à cette scène. Ils ne virent pas qu'on les observait.

Depuis le vieux pont de pierre et de bois qu'ils nommaient ici « pont des Chouans », je scrutais le moindre signe de vie à l'aide de mes jumelles. On m'avait envoyé en avance. J'avais marché le long de la rivière depuis le petit village de Vrines, prenant du retard sur les prévisions. La chaleur de ce mois de juin m'avait donné l'envie de sauter dans l'eau. Maintenant l'après-midi était bien engagé et bientôt le soleil se coucherait derrière les berges du Thouet.

J'étais arrivé seul jusqu'ici. Je n'avais vu âme qui vive dans les ruelles. La ville me semblait fantôme. Dans ce silence ambiant, j'étais tombé sur une énorme bâtisse trônant au-dessus des habitations, dont la taille m'avait surpris. En en faisant le tour, j'ai découvert la plus belle vue que j'avais pu admirer depuis mon grand départ il y a trois mois. Le cours d'eau, plus bas dans la vallée, dessinait des méandres dans cette campagne de champs et d'ardoises.

C'est de là que je les avais aperçus. De loin, je n'arrivais à distinguer que deux silhouettes floues. Aussi, pour me prouver que mon esprit ne me jouait pas de tours et ne provoquait pas l'apparition de mirages, je m'étais rapproché.

Assis sur l'herbe verte des berges, les jeunes hommes se taisaient admirant le reflet des ondes à la surface du Thouet.

Je ne voulais pas les effrayer. Un étranger dans les rues d'une ville morte avait de quoi les affoler. Alors, je me fis discret, me contentant de les observer avec mes jumelles.

Soudain, l'un des deux garçons a tourné brusquement la tête dans ma direction. Je me suis hâté de me cacher derrière les murets du pont. Puis, après quelques secondes à reprendre mon souffle, je suis lentement sorti de ma planque.

En bas, ils me fixaient. Je leur ai fait un geste hésitant de la main, comme pour leur dire « bonjour » et à la fois « ne me craignez pas, je ne vous veux pas de mal ». Ils n'ont pas bougé. Ils avaient leurs raisons d'être méfiants. Alors, je leur ai montré mon autre main, levant les bras en l'air comme un prisonnier. Ainsi, ils ont pu constater que j'étais inoffensif. Puis, toujours en langue des signes, je leur ai expliqué mon intention de les rejoindre. Ils se sont regardés. L'un d'eux, avec un sourire, m'a invité.

J'ai laissé mon sac sur le pont, y fourrant ma gourde, mes jumelles et mon médaillon. En empruntant le chemin de terre qui rejoignait la berge, j'ai envisagé de rester muet dans l'interaction qui suivrait. Mes vêtements et mes cheveux sombres les laisseraient indifférents, mais mon accent, lui, trahirait mon origine. Je ne voulais vraiment pas les effrayer. Je souhaitais seulement passer du temps en bonne compagnie, en apprendre plus sur la région, avant d'être rejoint par mon groupe.

- Salut ! m'a lancé l'un d'eux.

Ils se ressemblaient beaucoup. Cheveux bruns, yeux marrons, barbes clairsemées. Pas très grands, mais pas petits. Sans doute étaient-ils frères. Je leur donnais entre dix-huit et vingt ans. Nous étions sûrement de la même génération. La mauvaise génération. Celle qui avait vu les villes et les villages se vider, les routes se remplir, les gens disparaître.

- Qu'est-ce que tu fiches par ici, tout seul ? Tu t'es perdu ?

J'ai essayé de leur montrer que je les comprenais mais que je ne pouvais pas parler. Que j'étais muet. Leur étonnement passé, ils m'ont proposé de m'asseoir avec eux, au bord de l'eau, pour partager une chopine de vin et un peu de charcuterie.

Même si la réputation de la région avait depuis longtemps traversé les frontières, j'ai pu constater par moi-même, et avec plaisir, que les habitants du coin étaient véritablement de bons vivants. En moins d'une demi-heure, nous avions vidé

le vin. En moins de trente secondes, Thomas, l'un des garçons, avait ouvert une autre bouteille.

Ils étaient tous les deux habitants de Thouars. Depuis toujours. Ils étaient nés ici. Ils étaient allés à l'école ici. Ils avaient labouré les champs ici. Quand la ville s'était vidée de sa population, les frères avaient décidé d'y rester.

- Coûte que coûte, a affirmé Robinson en avalant une gorgée de vin.
- Coûte que coûte, a répété l'autre.

Ils se sont ensuite intéressés à moi. Dans une série de gestes, plus ou moins compréhensibles, je leur ai expliqué avoir longé la rivière à pied jusqu'à les trouver. Je ne pouvais pas leur en dire plus. Ils n'en ont pas demandé davantage. Les effluves d'alcool leur montaient à la tête. J'ai compris qu'ils étaient simplement heureux de m'avoir rencontré et de pouvoir partager du temps et du pain. Je m'en voulais de ne pas être plus sincère.

Quand le soleil a commencé à roser le ciel, nous étions tout sourire. Thomas a trouvé le moment idéal pour se baigner. Robinson le suivit. Tous deux avaient laissé leurs vêtements sur la berge et couraient nus vers la rivière. Ils se sont retournés et ils ont constaté que je ne les suivais pas, restant assis sur l'herbe. Alors, ils sont revenus vers moi. L'un m'a attrapé les jambes, l'autre les bras et ils m'ont porté jusqu'au bord du Thouet. Là, Thomas m'a annoncé :

- Tu as trois secondes pour enlever tes vêtements ou on te jette à l'eau. Une, deux...

J'ai retiré ma chemise et mon pantalon. Ils ont sauté dans la rivière. Je les ai rejoints. On s'envoyait de l'eau. On jouait comme devraient jouer des jeunes de nos âges. Comme si jamais rien n'était arrivé.

Thouars était à nous. Le Thouet aussi.

J'en oubliai pourquoi j'étais venu. J'en oubliai tout. Nos différences, nos aspirations, nos promesses, nos devoirs. Et cela faisait du bien.

La nuit était tombée. Nous nous étions rhabillés. Robinson et Thomas m'ont emmené vers le centre-bourg. Les lumières étaient éteintes. Plus personne ne pouvait les gérer. Nous arpentions les rues en pente à la lueur de la lune et des étoiles. Je

regardais les maisons aux murs blancs et aux toits gris, les volets de bois fermés et les quelques colombages, étranges ici, mais qui me rappelaient chez moi.

Nous débouchâmes sur la place de l'église. Comme le reste de la ville, elle était grise. Des restaurants aux portes closes bordaient le lieu. Cela avait dû être un espace joyeux, avant.

A quelques mètres de moi, mes compagnons ont remonté un rideau de fer, derrière lequel se dressait une épicerie. Nous y sommes entrés. Une table en bois et cinq chaises aux assises en osier étaient posées au centre de la pièce. Autour, des étagères quasiment vides de vivres.

- C'était à nos parents, ce magasin. Il y a encore quelques mois, toute la ville venait ici chercher des conserves et des produits d'hygiène. Maintenant, tu te doutes bien que l'épicerie n'a plus vraiment d'utilité.
- On l'occupe comme maison. On y mange, on y dort.
- On y accueille aussi des gens dans le besoin, comme toi. C'est notre contribution.
- Notre devoir.
- Coûte que coûte.
- Coûte que coûte.

Je ne disais rien. Comme depuis des heures, je restais muet. Que dire de toute manière ?

Robinson a trouvé une troisième bouteille de vin que l'on a bue en silence. Puis, tous les deux sont allés se coucher. Robinson est revenu dans la pièce et a jeté dans mes bras un coussin et une couette. Je pouvais dormir ici si je voulais.

J'ai attendu près d'une heure. L'église a sonné onze fois. Je suis sorti de l'épicerie sans un bruit. Une fois dehors, j'ai détalé comme un lapin devant un renard. J'ai couru comme un fou pour exorciser cette soirée.

J'ai rejoint le pont des Chouans et j'ai récupéré mon sac à dos. Je voyais dans le noir, la lune était pleine. J'ai passé autour de mon cou mon collier d'identité puis j'ai

remonté le Thouet par là d'où j'étais venu. Mes camarades devaient arriver d'un instant à l'autre et me trouver opérationnel.

A cinq heures du matin, aux premières lueurs du soleil levant, mon compagnon d'escouade et ami d'enfance, Lukas, a tambouriné à la porte de l'épicerie. A travers la vitre, j'ai aperçu Thomas encore en chemise de nuit, les yeux gonflés de sommeil et d'alcool. J'ai d'abord cru qu'il ne nous avait pas bien vus, car il nous a ouvert la porte. Nous étions une dizaine de jeunes hommes, en uniforme kaki, portant le brassard rouge. Nous avons accueilli le Français les armes à la main.

- Bonjour Monsieur, a articulé Lukas avec un fort accent d'outre-Rhin. Etes-vous seul dans ce bâtiment ?

Thomas a pris quelques instants pour digérer ce réveil violent. Les secondes ont paru trop longues au soldat.

- Alors, êtes-vous seul ? Oui ou Non ?
- Oui, monsieur l'officier. Et je suis seul dans toute la ville.

Lukas m'a interrogé du regard. Je lui ai dit dans ma langue maternelle.

- Ils étaient deux et hébergent peut-être d'autres individus.

Un membre de l'escouade a attrapé brutalement Thomas et l'a éloigné de l'épicerie. Les huit autres sont entrés dans l'échoppe et ont retourné le mobilier à la recherche de Robinson. Trois minutes plus tard, ils l'ont escorté hors du magasin. Il avait le visage tuméfié.

Je regardais la scène. Muet.

Nous étions le 22 juin 1940. Il était cinq heures trente-six. Treize heures plus tard, l'armistice était signé.